INTRODUCTION

La thérapeutique est-elle une science ou est-elle un art? Voilà une question qui paraît bien innocente au premier abord et qu'on serait disposé à considérer comme étant du pur domaine de la spéculation, mais qui cache, en réalité, l'avenir tout entier de la médecine. Depuis l'essor merveilleux qu'ont pris les sciences à notre époque, elles se sont senti et ont inspiré une sorte de dédain pour tout ce qui n'était pas elles : les lettres, ces initiatrices indispensables de l'esprit et qui sont la base même de sa culture, n'ont plus été considérées par beaucoup que comme des superfluités élégantes, dont l'acquisition est en quelque sorte facultative; et les arts eux-mêmes, amoindris dans leur considération, n'ont pas mieux demandé, toutes les fois que cela leur a été possible, de se donner des airs de science et de prétendre à justifier ce nom. L'hypertrophie scientifique et l'atrophie littéraire (pour me servir de métaphores techniques) sont les caractéristiques de la période intellectuelle que nous traversons, et nul ne sait, si l'esprit n'entre pas dans les voies d'une

nutrition plus normale, où nous serons conduits par une tendance qui n'est pas sans alarmer les penseurs.

Et cependant, si l'on voulait, sans parti pris, remettre les choses en leur place, c'est-à-dire en leur valeur réelle, quoi de plus facile que de séparer la frontière de ce qui est science et de ce qui est art. Les arts, expression la plus élevée de l'activité intellectuelle, quoi qu'on en pense, ont tous leurs racines dans des sciences qui leur apportent les matériaux dont ils se servent, mais avec lesquelles, gardant leur autonomie, ils ne sauraient se confondre. Je dirais volontiers que les arts ne sont que les sciences *humanisées*, c'est-à-dire ayant perdu, en traversant le milieu humain, leurs attributs de rigueur abstraite et d'inflexibilité axiomatique et devenus, dès lors, aptes à satisfaire aux besoins intellectuels, moraux, esthétiques, physiques de l'homme. Et comme chacun de ces besoins est complexe, mobile, l'art qui lui correspond est marqué forcément du même caractère de diversité et de contingence, ce qui ne veut pas dire, le moins du monde, que tout y soit conjectural. La dignité et la hiérarchie de l'art, très-supérieur aux sciences dont il se sert, est précisément dans le nombre, la complexité et la variabilité des problèmes qu'il a à résoudre.

Il me serait facile de démontrer la réalité de ces rapports que tous les arts entretiennent avec les sciences qui leur sont corrélatives. Il y a une science des ombres, des perspectives, des proportions, de la lumière, des couleurs, mais il y a un art de la peinture ; il y a une science des nombres et des mesures, mais il y a un art de les appliquer à la solution des problèmes de la mécanique et de la

géométrie transcendantales ; il y a une science des sons, des vibrations, mais il y a un art de la musique ; il y a une science des médicaments qui les étudie en eux-mêmes, d'une manière abstraite, mais il y a un art de les appliquer, et cet art s'appelle la *thérapeutique*.

La médecine tout entière est une réunion de sciences qui, en traversant l'homme, viennent en réalité aboutir à trois arts. Les sciences sont : l'anatomie qui étudie la structure; la biologie physiologique qui étudie la vie normale; la biologie morbide ou pathologie, laquelle abstraite et scrutant les lois générales de la formation et de l'évolution des maladies, prend le nom de pathologie générale, qui, au contraire, concrète et signalant les caractères propres à chaque maladie et lui assurant son individualité en la distinguant des autres, prend le nom de pathologie descriptive et clinique ; la science des milieux, qui étudie les influences destructives ou conservatrices des conditions de toute nature au sein desquelles la vie humaine naît, se conserve et se détruit ; la pharmacologie ou science des médicaments qui étudie l'origine, la nature, les propriétés des agents susceptibles de ramener la vie à son type normal quand elle en est déviée, qui étudie la façon dont un médicament est absorbé, dont il circule, le temps qu'il met à traverser l'économie, à se présenter aux voies d'élimination, la manière dont il influence la vie dans les deux règnes et dans les espèces diverses de chacun d'eux, les électivités organiques qu'il manifeste. Si à ce faisceau de sciences propres, instruments personnels de la médecine, on joint celui des sciences accessoires (physiques, chimiques, morales, économiques)

qui intéressent ou modifient la vie et la santé humaines par quelques-unes des influences qu'elles étudient ou des ressources qu'elles fournissent, on a réuni en un faisceau les sciences médicales, on n'a pas encore touché au domaine propre de la médecine, c'est-à-dire à l'*art de guérir*.

Toutes ces sciences, réduites à elles-mêmes, ne seraient, en effet, que de belles mais stériles spéculations. Les fait-on converger vers l'homme physique, pour lequel elles ont été créées et qui en est le but, elles s'humanisent et aboutissent à trois arts : l'hygiène qui conserve la santé ; la thérapeutique qui la rétablit ; la médecine légale qui applique à la solution de certains problèmes juridiques tous les moyens d'information que les différentes sciences médicales, proprement dites, ou accessoires, mettent à sa disposition.

Ces trois arts, en lesquels s'incarne substantiellement la médecine, ont un but défini, mais n'ont pas de domaine propre et exclusif. Ils sont chez eux partout où ils trouvent une notion scientifique à appliquer et ils usent d'un pouvoir discrétionnaire pour se transporter où ils veulent et se faire arme de tout. Aussi voient-ils leurs progrès subordonnés, d'une manière étroite, à l'état des sciences qui leur fournissent leurs moyens d'action et sont-ils intéressés, au premier chef, à en presser les progrès.

En thérapeutique, comme partout, en effet, l'art dépend, dans une très-large mesure, de la science, mais celle-ci demeure et demeurera toujours, quelque progrès qu'elle réalise, insuffisante pour répondre à tous les besoins de la clinique, et le plus grand nombre des détermi-

nations thérapeutiques conserveront toujours ce caractère de *contingence artistique* qui contraste avec le caractère absolu, mathématique en quelque sorte, des faits de science.

La thérapeutique est donc un art, l'*art de guérir*, comme l'exprime ce mot avec l'invincible justesse des expressions usuelles. Soyons des artistes savants, mais restons des artistes.

Ce mot peut paraître dur à une certaine médecine qui n'hésite pas à affirmer qu'elle est appelée à devenir science et qui se considère comme marchant rapidement et sûrement vers la conquête de cet état si envié qui lui donnera la précision et la rigueur des autres sciences ses rivales. Il n'en est pas moins justifié, et si l'on pouvait hiérarchiser les branches du savoir par la difficulté et l'élevation du sujet auquel elles se rapportent, on verrait, je le répète, que l'art sous toutes ses formes en occupe les sommets, et qu'un médecin qui a bien les secrets de son art à son époque est (n'en déplaise à des prétentions rivales que je ne voudrais pas blesser) un savant doublé d'un artiste, c'est-à-dire l'incarnation de ce que l'intelligence a de plus haut et de plus complet.

Je tiens à ce qu'on saisisse bien le sens et la mesure de la distinction que j'établis ici entre la science et l'art et qu'on ne la confonde nullement avec la vieille lutte de la science et de la pratique, lesquelles ressemblent à deux rivaux dont les efforts isolés ne peuvent *absolument rien d'efficace,* et qui continuent à se disputer stérilement une vaine préséance, au lieu de se réunir contre leur ennemi commun : la difficulté clinique.

La médecine tout entière est faite pour la thérapeutique ; c'est dire la dignité et l'importance de celle-ci, c'est dire aussi sa difficulté, puisqu'elle ne vaut que par le degré de possession qu'elle a des sciences médicales et des sciences accessoires qui lui fournissent ses moyens d'action. Si, en effet, les sciences purement médicales que j'énumérais tout à l'heure sont celles avec lesquelles la thérapeutique entretient des rapports plus étroits et plus habituels, elle n'oublie pas non plus ce qu'elle doit aux autres : la physique, la chimie, la mécanique, la botanique, la zoologie sont ses tributaires, et la diversité des sources auxquelles elle doit puiser est l'explication de sa difficulté extrême. L'hygiène et la thérapeutique, qui enseignent, l'une à conserver la santé, l'autre à recouvrer la santé, entretiennent, par cela même, les rapports les plus étroits; leur étude, comme je l'indiquais dans la préface de ce livre, ne doit jamais être séparée et leurs progrès marcheront toujours d'une manière uniforme et harmonique. Obligés de parler, de comprendre, d'interpréter la langue de toutes les sciences, d'en connaître les faits, d'en retenir les lois, d'en suivre de très-près le mouvement, ces deux arts exigent une somme de connaissances bien plus variées que celle nécessaire à la culture d'une des sciences médicales dont ils se servent. Ils synthétisent la médecine et en marquent très-exactement l'état par le degré de certitude auquels sont arrivées leurs applications. N'est-ce pas, d'ailleurs, à ces deux criteriums que le public, qui va d'instinct au fond des choses, mesure la valeur de la médecine?

Mais que pourrait l'art d'appliquer les médicaments

s'il ne s'appuyait sur une science avancée de ces agents? Nous le voyons bien par la comparaison de la thérapeutique actuelle avec ce qu'elle était jadis entre les mains d'*artistes consommés* comme l'étaient les Hippocrate et les Sydenham, dont la thérapeutique était certainement, et d'une manière absolue, inférieure à la nôtre ; mais s'ils reparaissaient et prenaient possession de cette science des médicaments qui sait si bien aujourd'hui les étudier dans leurs propriétés, les diversifier dans leurs formes et qui, d'ailleurs, en a accru le nombre et la puissance dans des limites qu'ils n'ont sans doute jamais rêvées, à quelle hauteur ne porteraient-ils pas du même coup l'art de guérir ! La science pharmacologique est une initiation *nécessaire* à l'art d'en tirer un bon parti clinique, mais elle ne supplée pas cet art et n'y conduit pas seule. Il faut donc faire marcher de front ces deux ordres de connaissances qui se boudent volontiers aujourd'hui, et réconcilier le laboratoire et la clinique. Et qu'est celle-ci, du reste, si ce n'est un autre laboratoire dans lequel la vie humaine altérée par la maladie sert de pierre de touche aux faits d'expérience ou d'induction que lui apporte la science pure des médicaments ?

Je reviendrai, à la fin de cet ouvrage, sur ce conflit ou plutôt ce malentendu si grave qui dresse l'une contre l'autre la science des médicaments et l'art de les appliquer, et qui est l'une des caractéristiques de la thérapeutique de notre époque.